



**LAURENT LAURENT PIERRE
GENEFORT WHALE BORDAGE**

**CRIMES, ALIENS
& CHÂTIMENTS**

inédit



HÉLIOS



présente

Crimes, aliens et châtiments

Pierre Bordage, Laurent Genefort, Laurent Whale

| | |
|---|----|
| Jennifer a disparu de Laurent Genefort..... | 4 |
| Où es-tu, mon Choo ? De Pierre Bordage..... | 50 |
| L’Affaire du FBG de Laurent Whale..... | 86 |



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Jennifer a disparu

Laurent Genefort

1.

Le réduit mal ventilé où je recevais mes clients était une ancienne boutique de cristaux magiques, de bouddhas en simili-nacre et de remèdes de grand-mère gâteuse. Elle occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble, dans une rue en pente de Charenton-le-Pont, entre un salon de coiffure Tchip et un fast-food dont les effluves, bien qu'intermittents, suffisaient à me couper l'appétit, contribuant, par un heureux corollaire, à contenir mon début d'embonpoint.

« Ohé, y a quelqu'un ? »

Ce genre de question vis-à-vis de ma personne émanait d'ordinaire d'un huissier. La silhouette énorme qui oblitérait la lueur du jour n'avait pas forme humaine. Aussi pris-je discrètement un stylo, me redressai-je de sous mon bureau et invitai mon visiteur à entrer. De manière ostensible, je reposai le stylo sur le bureau, comme si je venais de le trouver par terre.

Mes yeux se portèrent sur l'imposant personnage qui se tenait devant moi. Je ne pus m'empêcher de pousser le cri du cœur :

« Oh, un totoro ! »

Même taille (deux mètres bien tassés), même croisement entre un hibou et un plantigrade, avec une tête épaisse ouvrant sur une bouche garnie de grosses molaires inoffensives, des membres massifs et un pelage ras, d'un gris virant au crème au niveau du ventre. Les années innocentes de ma jeunesse ressurgirent en moi dans une émouvante bouffée de sérotonine, et je dus me faire violence pour ne pas l'êtreindre. On ne fait pas ça à un client potentiel.

Le totoro leva les yeux au ciel.

« Et voilà, ça recommence. Si j'attrapais ce fichu Miyazaku...

— Miyazaki », corrigeai-je automatiquement (une sale manie que j'ai).

Il fit cliqueter les longues griffes soudain apparues à l'extrémité de ses pattes.

« Mon nom est Patou et je suis de sexe féminin... » (c'était donc un *elle*) « ... si tant est que cela eût une quelconque importance pour mes congénères, s'ils étaient encore de leur monde. »

Je ne comprenais pas grand-chose à ce qui venait d'être dit, mais c'est souvent le cas avec les aliens que l'on vient de rencontrer. La voix de la totoro avait une consonance métallique, pas désagréable, et elle détachait chaque syllabe à la manière d'une quasi-analphabète déchiffrant un texte. Cela restait néanmoins dans les limites du supportable. Je la laissai continuer, sans la prier toutefois de s'asseoir : la chaise pliante dévolue aux visiteurs n'y aurait pas résisté.

« C'est bien à monsieur G***, détective-enquêteur expert agréé, que je m'adresse ?

— Vous avez cet honneur.

— J'ai besoin d'aide. À vingt euros la journée et compte tenu de mes ressources actuelles, vous êtes mon seul espoir. »

Je ne restai pas insensible à ce poncif. Mes anciennes affinités avec le genre si décrié de la science-fiction, de même que (surtout) le besoin urgent de nouveaux clients, me poussèrent à écouter l'exposé de la visiteuse.

« Pour la bonne compréhension de notre affaire, mieux vaut que je commence par le commencement. Du moins le commencement sur votre planète. Moi et mon compagnon Jennifer sommes arrivés sur Terre il y a cinq ans...

— Comment s'appelle votre planète ?

— Peu importe. Du reste, y penser m'emplit de nostalgie, aussi vous saurais-je gré de ne plus jamais évoquer son existence. *Jamais*, c'est compris ?

— Oui madame.

— Si vous tenez absolument à donner un nom à mon espèce, appelez-la les arshules. Bon, je peux continuer ?

— Faites donc.

— Jennifer et moi avons donc débarqué il y a cinq ans du côté de Creil. Contre toute attente, votre planète nous a séduits, aussi avons-nous décidé de nous y établir pour recommencer une nouvelle vie. Seulement, voilà une semaine que Jennifer a disparu. Il était parti chercher à manger à notre sandwich-döner habituel, et n'est jamais revenu. J'ai interrogé le tenancier du Gai Mésopotamien, monsieur Erdogan, nom qui signifie d'après lui *faucon*, bien qu'il ne se soit jamais donné la peine de m'expliquer ce que c'est. Une espèce de poule carnivore, je crois. Jennifer a bien pris deux menus HyperKebab avec supplément grillades frites semoule. Monsieur Erdogan m'a précisé qu'une minute après être sorti de son restaurant, une voiture noire a freiné sur la moitié de la ruelle, avant de repartir sur les chapeaux de roues en laissant des marques de gomme brûlée sur le bitume. Depuis, je traîne ma peine. Je n'arrive même plus à chanter. La dépression n'est pas une maladie qui touche mon espèce, mais plutôt que de me morfondre dans une attente stérile, j'ai préféré venir vous voir. Les arshules sont des créatures d'action.

— Une qualité tout à votre honneur. »

La recherche de personnes disparues n'est guère mon domaine. Entre vous et moi (par souci de discrétion professionnelle, il n'a jamais été question de rendre le chiffre public), mon score d'affaires résolues en la matière voisinait alors avec le zéro. Mais je ne pouvais faire le difficile par les temps qui couraient. Les crises financières successives, encouragées par le fait qu'aucun trader ni patron de banque n'a jamais été pendu à un réverbère, laminaient l'économie avec une efficacité bien supérieure à celle de n'importe quelle invasion extraterrestre. De plus, la plaque vissée sur ma porte indiquait : *Problèmes aliens acceptés*. Pour être tout à fait honnête, cette précision renvoyait aux troubles du voisinage causés *par* des aliens, mais l'énoncé trop vague avait rabattu vers moi des extraterrestres en perdition, lesquels formaient depuis un moment le gros de ma clientèle. Au-dessus de mon bureau s'affichaient les photos de cette dernière : un sextupède de Melf IV, un centaure nivenien, un métamorphe moklin, et même un puudly, espèce pourtant réputée dangereuse. (J'avais également eu un alien gazeux, communiquant par télépathie, que je n'avais donc jamais pu photographier. Il n'avait jamais payé mes heures passées à essayer de lui retrouver son vrojakeel, entité dont je n'avais jamais bien compris la nature. En fait, m'avait dit le policier auprès duquel j'avais tenté de porter plainte, toute cette affaire n'avait sans doute été qu'une bête crise de schizophrénie.)

Je tentai : « Est-il possible que Jennifer ait un amant... je veux dire une maîtresse, et qu'elle... ah, diable ! *il* ait tout simplement décidé de vous quitter ? »

En débarquant, les aliens ont coutume de prendre un prénom du cru, mais il semble que les arshules se soient quelque peu emmêlé les pinceaux. Cela arrivait. Une fois, j'avais eu comme client un Choucroute Zizi. Je supposai qu'après cinq ans, il était un peu tard pour changer.

« Impossible.

— Vous êtes bien sûre ?

— Catégorique.

— Le succès de toute enquête implique une franchise totale de la part du client. Votre orgueil peut être blessé, mais...

— Ce n'est pas une question d'orgueil. Jennifer n'a pas pu aller voir quelqu'un d'autre que moi, car il n'y en a plus.

— Pardon ?

— Les arshules ont disparu. Jennifer et moi sommes les derniers représentants de notre espèce.

— Vous m'en voyez désolé.

— Eh bien, c'est la vie, comme vous dites. Acceptez-vous mon cas ?

— Un instant, je vous prie. Je dois vérifier mon emploi du temps.

— Je tourne dans le quartier depuis l'ouverture de votre boutique, à neuf heures quarante, et je n'ai vu personne y entrer ou en sortir.

— Vous étiez dans les parages ? Je ne vous avais pas remarquée. »

Je pris la peine de réfléchir quelques instants.

Si vous n'êtes pas trop pressé d'entrer dans le vif du récit, quelques précisions s'imposent vis-à-vis de ma personne. Le sort s'était montré capricieux à mon égard. D'un naturel introverti, j'avais toujours considéré mes contemporains comme des créatures étranges, vaguement hostiles, et me réfugiais souvent dans les bibliothèques. Mes études de droit avortées pour cause d'intolérance mutuelle, puis celles de lettres achevées, j'avais donné quelques cours de français à des chérubins par l'intermédiaire d'Acadomia. Malgré les perspectives de carrière qu'offrait cette juteuse entreprise d'assistance scolaire, je m'étais reconverti dans la science-fiction. La vision de quelques films de haut vol comme *Fusion The Core* ou *À l'aube du sixième jour* m'avait inspiré et je m'étais dit : pourquoi pas moi ? Avec un succès mitigé, personne ne m'ayant confié, par pudeur sans doute, que si les masses populaires se ruaient dans les salles obscures pour y voir des histoires creuses et incohérentes, elles n'étaient pas prêtes à en lire. J'avais fait mes premières armes dans une collection de grande distribution, empilant des titres comme *Les Révoltés de Kro*, *La Colonie maudite* et *Biologie de la vengeance*. Magnanime, le milieu des amateurs m'avait su gré de m'accrocher contre vents et marées. C'est alors que les aliens avaient débarqué, et mes congénères n'avaient plus voulu entendre parler de près ou de loin d'histoires d'extraterrestres. Ils préféraient maintenant lire des histoires de fesses entre vampires et loups-garous, des histoires de fesses avec des zombies, des histoires de fesses avec des anges gardiens, voire des histoires de fesses tout court. Comme il était loin, le temps où je paradais au salon du livre de Paris ou aux Utopiales nantaises ! Je m'étais plaint de la situation à un copain alien, arguant que la science-fiction comptait également des histoires de robots et plein d'autres thèmes que je n'énumérerai pas ici. Tony (c'était son nom) m'avait répondu : « Ah, les problèmes de robots... Ça devrait arriver chez vous d'ici une trentaine d'années. »

En bref, j'appartenais à une espèce éteinte, dont les ultimes spécimens avaient dû muter pour survivre. J'avais envisagé toutes les professions ne demandant que peu de compétences et encore moins d'aptitudes (au hasard parlementaire, responsable marketing ou agent d'assurances). J'en avais été réduit à de tristes succédanés, tels la traduction et le blog-journalisme, et voyais venir le jour où je devrais redonner des cours à des adolescents, l'avant-dernière phase dans l'avalissement avant l'immolation.

La reprise de ce bail commercial avait sonné comme une seconde chance pour moi. Un auteur de science-fiction n'est rien d'autre qu'un spéculateur intellectuel, investiguer sur notre bonne vieille réalité me paraissait tout à fait à ma portée. J'avais en outre regardé assez de séries policières et de magazines sur les faits divers à la télé pour me sentir prêt à affronter n'importe quelle situation... avec un résultat peu glorieux, là encore : un an plus tard, mes quatre seuls clients m'avaient obligé à leur rendre l'argent de mes émoluments. J'appréhendais le jour où je devrais me résigner à ce que tout enquêteur privé digne de ce nom fait de nos jours : prouver des arrêts de travail abusifs, préparer des dossiers de prud'hommes contre les salariés, et démontrer la solvabilité d'un débiteur. La fortune avait voulu que mon bailleur ne donne plus signe de vie, si bien que non seulement je disposais d'un local professionnel à l'œil, mais d'un local tout court puisque je dormais dans l'appentis juste derrière, sur un matelas doté d'un bouddha-tête de lit.

Inconsciente de ce résumé de ma vie, Patou s'impatiait.

« Vous prenez mon cas ou pas ? »

Je n'hésitai qu'une seconde. Un effluve puissant et coloré de mille promesses, que j'avais cru ne jamais ressentir, me saisissait par les bronches : le vertige du mystère.

« J'accepte. »

2.

Au moment où Patou prenait congé, je me raclai la gorge avec insistance. Dans le chambranle de la porte qu'elle remplissait entièrement, elle grogna :

« J'ai bien saisi l'heure de notre prochain rendez-vous : demain matin, à l'ouverture.

— Certes. Pour le paiement d'aujourd'hui...

— Tes investigations ont commencé ? »

Nous options donc pour le tutoiement.

« Pas tout à fait, mais...

— Alors, au revoir. Je dois aller gagner les vingt euros pour demain.

— Tu veux dire que tu n'as pas cette somme d'avance ?

— Bien sûr que non. Je suis une artiste. »

Et elle partit en faussant le linteau au passage.

J'attendis un peu avant de fermer boutique, histoire d'être certain de ne pas tomber par hasard sur Patou. Le battant fermait mal à cause du cadre déglingué, mais quelques coups de pied bien appliqués vinrent à bout de ses réticences. Dorénavant, il serait inutile de fermer à clé. Il était presque dix-huit heures. Je décidai d'aller fêter mon premier client de l'année (nous étions en août) avec Tony.

Ne l'ayant jamais questionné à ce sujet, j'ignorais où Tony avait dégoté son nom terrien. Tony Curtis, cela sonnait trop vieux, et la mode des Tony Montana était révolue, Dieu merci.

Je retrouvai Tony à la sortie de l'école vétérinaire, tout près du terminus de bus dont il profitait de l'afflux constant d'usagers pour glaner quelques pièces. Il appartenait à une race humanoïde petite et grêle, d'un gris maladif, à la tête en forme de triangle inversé. En somme, un vrai rêve de fan de complot extraterrestre qui lui valait à l'occasion quolibets et taloches, si ce n'étaient les deux fanons de peau garnissant ses avant-bras, qui venaient ruiner cette image d'Épinal. Ces excroissances, qui aidaient les tralthans à respirer dans les environnements pauvres en oxygène comme notre planète, se déployaient à volonté, à la manière d'éventails. Dépourvu de ressources, d'intelligence plus (c'est-à-dire moins) que moyenne, Tony avait tenté de mettre à profit sa particularité anatomique en prenant des cours de flamenco. Curieusement, il s'était révélé doué et avait obtenu son diplôme avec mention. Une autre caractéristique, que son professeur de danse, souffrant d'un rhume chronique, n'avait pas détectée, était la présence dans sa transpiration de composés volatils apparentés à l'hydrogène sulfuré. De sorte que dès qu'il commençait à danser, d'atroces relents d'œuf pourri s'élevaient, qu'il dispersait avec générosité alentour grâce à ses éventails. Son unique essai devant des cafés du boulevard Montmartre s'était soldé par une fuite éperdue des clients, suivie de sa propre expulsion à grands coups de torchon par les serveurs en colère. Tout autre que Tony ne se serait pas attardé davantage sur une planète si peu accueillante. C'était sans compter la force intérieure de mon ami, confinant au jusqu'au-boutisme. Il s'était fait engager comme

épouvantail au centre commercial Créteil Soleil pour décourager les rassemblements importuns de jeunes. Il s'y était beaucoup plu, au point de passer plus de temps dans les boutiques qu'à son poste. Toute sa paie passait dans l'achat de babioles qu'il entassait dans sa modeste cabane, sous la rocade de jonction entre l'A4 et l'A86. L'étude de la vie locale lui avait rapidement appris que, même désargenté, il était possible d'acquérir des objets convoités. Dans le domaine du vol à l'étalage, toutefois, il s'était révélé moins doué que pour le flamenco. Licencié aussi sec, battu par les vigiles, il avait vu dans le métro une alternative professionnelle. On l'avait pris à l'essai. Hélas, les odeurs qui planent dans les couloirs et sur les quais de la ligne 8 camouflaient le plus souvent les siennes, diminuant drastiquement leur efficacité. De retour à la surface, il avait réussi à obtenir un permis de travail temporaire, à force d'obstination, de veulerie et de pots-de-vin. Il balayait devant un établissement Pôle Emploi à l'intérieur duquel les employés se barricadaient entre midi et deux pour jouer aux fléchettes.

« Tony ! Ça fait une paye. Comment vas-tu ?... Non, inutile de lever les bras. »

Il se redressa en repliant ses éventails, et des saletés et des mégots retombèrent en pluie sur le trottoir, parmi les tickets de bus compostés et piétinés.

« Désolé, j'oublie toujours. Tiens, tu as une drôle de tête aujourd'hui, même pour un humain.

— Ne te tracasse pas, c'est le contentement. »

Il parut inquiet.

« À quel sujet ?

— J'ai un client. Une cliente, en fait. »

Sur l'élégante combinaison de fouine et de serpent qui composait ses traits, l'inquiétude s'accentua.

« Où est-ce que ça va nous entraîner, cette fois-ci ?

— T'ai-je mentionné quelque part ?

— Tu es là. »

J'esquissai une bourrade amicale, mais il se déroba. Je ne m'en formalisai pas. La dernière fois que je l'avais fait, je lui avais brisé quelques côtes, les tralthans possédant une charpente osseuse excessivement fragile.

« En tant que meilleur ami, il est normal que je vienne aux nouvelles.

— Cela fait six semaines que je ne t'ai pas vu, alors que tu passes tes journées à poireauter juste de l'autre côté du pont de Charenton.

— Ne nous laissons pas glisser sur la pente de l'exagération...

— Non, pas six semaines : quarante-six jours, quatre heures et trente-deux minutes. »

J'émis un soupir, d'admiration ou d'exaspération je ne sais, face à l'esprit cartésien, pour ne pas dire *hard science*¹, de mon compagnon.

« Comment vas-tu, depuis tout ce temps ?

— Puisque tu veux le savoir, je me suis marié. J'ai un foyer maintenant. Bientôt une famille, si nos tentatives de *coblik* aboutissent.

— Félicitations. Veux-tu m'accompagner ? Je t'offre un verre. »

¹ Sous-genre de la science-fiction où deux plus deux ne font pas toujours cinq.

L'offre était de pure rhétorique : je n'avais pas assez en poche pour deux verres, ni même pour un. L'alcool était toujours d'un prix ridiculement élevé, en plus d'être mortel pour l'organisme tralthan.

Nous entrâmes dans un troquet qui faisait le coin. D'un geste machinal, je soulevai Tony pour lui éviter d'escalader le tabouret de comptoir. Je n'avais jamais été un pilier de bistrot, où l'on vous remarque si vous ne consommez rien, mais de temps à autre je ne crachais pas sur un café. La télévision murale qui beuglait du matin au soir me permettait de me tenir au courant des événements du monde. En cet instant, le Premier ministre accomplissait son devoir envers le citoyen en commentant le dernier match de foot, et en glissant ici et là les réformes économiques à venir, avant l'habituelle annonce des reconduites d'aliens à nos frontières.

« Je disais que je me suis marié... » soliloquait Tony.

La télé zappa sur un élégant officier de gendarmerie, en train d'expliquer que les apparitions miraculeuses de la vierge Marie et de toute autre créature surnaturelle s'étaient évanouies comme par enchantement. Ou les gens, pour parler vulgairement, en avaient soupé de l'extraordinaire, ou les aliens n'avaient plus besoin de surgir de derrière un bosquet ou d'une soucoupe volante pour attirer l'attention.

« ... Et c'est pour ça que j'ai décidé de me ranger, tu comprends ?

— Bien, bien. Garçon, un café ! »

Je réalisai soudain que Tony avait probablement mentionné le nom de son épouse. J'avais loupé le coche, et maintenant je n'avais plus qu'à attendre la prochaine fois qu'il me le donnerait. Fichu tralthan de mes deux tentacules ! Il me faudrait être attentif.

Je réitérai plusieurs fois mon appel avant qu'on me remarque. Cette capacité à être transparent aux yeux des serveurs et de la gent féminine m'avait rendu moult services lors de mes enquêtes précédentes, même si j'en annulais souvent le bénéfice par une tenue négligée ou des gestes maladroits.

Je racontai mon histoire par le menu, l'enrichissant de détails croustillants et d'hypothèses hardies. Au bout d'un moment, Tony claqua de ses longs doigts.

« Naturellement, elle ne t'a pas encore payé.

— C'est ça qui est drôle. Figure-toi...

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Mais si, attends. Cela te concerne.

— Le fait qu'elle ne t'ait pas encore payé ?

— En quelque sorte. Figure-toi que c'est une artiste de rue, comme toi. »

Tony demeura coi, et je pus sentir que je l'avais ferré. Un sentiment de honte me saisit un bref instant de jouer ainsi sur la candeur des tralthans. Ils ne sont jamais parvenus à se cuirasser contre la roublardise humaine, ce qui explique en grande partie leur inaptitude à gravir les échelons de la société.

D'une voix plus basse, il dit enfin :

« Une artiste ? Comment ça ? »

Je dus admettre que j'avais omis de poser la question. Mais Patou devait revenir le lendemain pour un interrogatoire pratique, qui me fournirait les éléments permettant de commencer mon enquête. Sous le prétexte de réclamer mes vingt euros, j'en profiterais pour lui demander dans quel domaine artistique elle exerçait ses talents.

« Hein, tu prends toujours vingt euros par jour ? s'étonna Tony.

— Je ne savais pas que tu connaissais la notion d'érosion monétaire due à l'inflation », dis-je, histoire de noyer le poisson.

Dans aucune des séries américaines qui avaient constitué ma principale source d'apprentissage il n'était question de rétribution, et, du temps où j'étais auteur, je me faisais un point d'honneur de ne jamais lire un paragraphe de mes contrats, cette inaptitude à négocier représentant à mes yeux la seule garantie réelle d'être publié. Je n'avais donc aucune idée de ce qu'était un juste salaire.

« Frais compris, toujours ? insista Tony.

— Frais compris. »

Internet est un formidable outil pour retrouver quelqu'un, ce ne sont pas les stalkers et autres tordus qui me contrediront. Hélas, je n'ai jamais très bien compris comment tirer parti de ce truc. Aussi privilégiais-je l'enquête de terrain. Je comptais beaucoup sur le fait que la disparition de Jennifer ne m'emmènerait pas trop loin. (Ce en quoi le futur devait, une fois n'est pas coutume, me détromper.)

J'avalai le fond tiédasse de mon café, empochai le petit carré de chocolat empaqueté, et conclus d'un ton docte :

« Merci pour l'invitation, je te revaudrai ça dès demain.

— Demain ?

— Pour notre affaire en cours. Ne sois pas en retard. »

3.

Patou se pointa à la boutique à l'heure dite. Lorsque je débloquai la porte d'un coup de pied, elle s'enquit du marbrage rouge sur ma joue, me demandant si je n'avais pas attrapé un de ces virus qui semblaient si répandus chez notre espèce. Bâillant, je ne m'étendis pas sur la nature des marques en question (les plis de mon oreiller). Tony était là, lui aussi. Il avait apporté son balai et, pour passer le temps, avait commencé à nettoyer le sol devant ma porte.

Je les fis entrer tous deux. Eu égard à sa frêle constitution, Tony se tenait à distance de sécurité de l'arshule.

« Alors, attaqua cette dernière, par quoi comptes-tu commencer ? »

Tony sauta sur le bureau branlant, et me glissa à l'oreille :

« Tu es sûr que le tutoiement soit sain, dans un rapport professionnel ? »

— J'ai entendu ce que tu as dit, le tralthan, fit Patou. À propos, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Tony est mon assistant, intervins-je. Et mon ami, ce qui le rend un peu suspicieux à l'égard des personnes qui montrent de la familiarité, même bienveillante, à mon égard. Cela dit, je pense qu'il vaut mieux que tout le monde se tutoie. Ce sera plus sympathique », ajoutai-je en songeant à mes vingt euros.

Patou réitéra sa première question. Accaparé par les mille petits détails qui font de la vie quotidienne un cycle sans fin, je n'y avais pas songé depuis la veille. Sans réfléchir, je laissai parler le métier :

« Amène-moi jusqu'à ton lieu de travail habituel. Il faut que je me rende compte par moi-même. »

Ni les uns ni les autres ne possédant de véhicule, nous optâmes pour les transports en commun. Patou détenait une carte d'abonnement qui nous permit de nous faufiler avec elle dans le passage prévu pour les handicapés et les extraterrestres de type J et plus. Creil se situait au terminus d'une ligne de RER. Après un trajet riche en rebondissements, nous descendîmes dans une gare décrépite, mais enjolivée de graffitis du plus bel effet. Les slogans allaient des plus racistes *Marsiens fuck off* aux plus communautaristes mais mieux orthographiés *Non à la couche d'ozone : plus d'UV pour nos écailles*. Patou nous mena vers le fleuve qui semblait séparer la ville en deux, via un parking à ciel ouvert où des voitures empilées et partiellement carbonisées formaient de grandes sculptures très artistiques. L'eau charriait quant à elle des poissons crevés et autres carcasses inidentifiables, de menues ordures, des grappes d'œufs translucides dont la couleur variait en fonction de l'espèce alien qui les avait pondus.

Néanmoins, je tombai tout de suite sous le charme de cette ville vivante et métissée. Les aliens que l'on croisa allaient des sages arisiens aux remuants eddoriens. Je me sentais comme un poisson dans l'eau susdite. Au bout d'un quart d'heure, Patou avisa un large bâtiment moderne, surplombant une volée de marches enracinée dans une allée en bordure de Loire. La façade légèrement convexe s'ornait d'un fier *La Faiencerie*. Nous louvoyâmes entre des groupes de vendeurs à la sauvette, qui s'écartèrent devant l'alien monumentale en grommelant quelques jurons. Ce qui me donna matière à réfléchir.

« Jennifer est-il de taille et de corpulence comparables aux tiennes ?

— Oui, pourquoi ?

— Si je ne m'abuse, tu pèses deux cents kilos, pour ne pas dire plus, et tu es armée de griffes qui feraient reculer un ours. Il faut être sacrément motivé pour enlever pareil morceau.

— Ce n'est pas faux.

— Avez-vous des ennemis ? Quelqu'un à qui vous auriez causé du tort, ou que vous gêneriez par votre présence ou votre activité ?

— Bien sûr que non. Les arshules sont pacifiques par nature. »

Un instant, je songeai à quelque spécimen de la jeunesse dorée, fils de politique ou de célébrité, qui aurait remarqué Jennifer et décidé de se payer un totoro en chair et en os. Hypothèse somme toute rassurante, puisqu'alors ledit Jennifer vivrait dans quelque villa de Neuilly, enchaîné mais choyé, dans l'attente que l'infâme rejeton se lasse de lui. Toutefois, elle se heurta à cette réalité scientifique qu'aucun membre de l'élite hexagonale ne se serait aventuré à Creil.

Je jetai un coup d'œil panoramique.

« C'est là que tu habites ?

— Là que je travaille. Je loge à dix minutes d'ici. Je vais vous indiquer le chemin où Jennifer a disparu. Vous retournez sur l'avenue de la République, et ensuite... »

Je laissai Tony enregistrer les informations, puis Patou fit grincer ses fortes mâchoires.

« Retrouvons-nous ici dans deux heures, d'accord ?

— Tu es une artiste, jeta Tony qui rongea son frein depuis un moment. Dans quelle branche, si je puis me permettre ?

— La musique. Je suis musicienne et chanteuse.

— Musicienne ? Je ne vois aucun instrument.

— Si tu tiens à savoir, tu peux assister au spectacle.

— Je suis moi-même artiste, et...

— Il faut que j'y aille. À tout à l'heure. »

Elle rafla un gobelet en carton abandonné sur une poubelle débordante, et alla se planter devant le restaurant qui jouxtait la Faïencerie sur son flanc droit. Quelques secondes plus tard, elle entama son numéro. Je compris l'usage des chevrons foncés qui ourlaient sa poitrine, lorsque je les vis s'ouvrir. Des sons d'accordéon à bout de souffle s'en élevèrent. La voix ne tarda pas à suivre. Fascinés, Tony et moi écoutâmes sa première chanson. Puis sa deuxième, et la suivante... Son répertoire se limitait aux morceaux d'une artiste autrefois connue sous le pseudonyme de Lady Gaga et aujourd'hui tombée dans l'oubli, ainsi qu'à l'unique tube d'un chanteur coréen. La voix métallique de Patou s'accordait à merveille à celles trafiquées par ordinateur des stars des années 2000-2010. En quelques minutes, des pièces volèrent par dizaines vers son gobelet en carton.

« Merveilleux... merveilleux... répétait Tony. Ensemble, nous ferions un malheur. Il faut absolument que je lui demande si elle connaît des airs de flamenco. »

Je l'arrachai au spectacle. Le devoir nous appelait et j'avais besoin d'être guidé. Nous nous enfonçâmes dans la ville. J'eus la satisfaction de constater que notre duo se fondait parfaitement dans le décor. Conformément aux indications de Patou, Tony me mena dans une ruelle qu'il serait injuste de qualifier de sordide, même si elle présentait plus de détritrus au mètre carré que le reste de

la ville. Le sandwich-döner Au gai Mésopotamien trônait au beau milieu, mais pour l'heure il était fermé. On ne distinguait à travers la vitrine qu'un alignement de plats en pleine fermentation. Je remarquai tout de suite, sur l'asphalte, les traces de gomme brûlée d'une voiture ou d'un mini-van. Patou n'avait pas menti, il s'était vraiment passé quelque chose.

« Que faisons-nous ? » demanda Tony.

Si mon vieux smartphone ne m'avait pas lâché trois ans plus tôt, j'aurais pris les traces en photo afin d'établir, à partir d'une base de données sur internet, à quel type de pneus voire de véhicule elles appartenaient. Je repérai également une caméra de surveillance fixée sur le mât du feu tricolore au coin de la rue. Or, je n'avais pas de relations particulières avec la police ou la maréchaussée d'obédience municipale. Ces méthodes d'investigation me demeuraient hélas hors de portée.

« Il n'y a pas d'alternative, nous allons interroger les riverains. Peut-être l'un d'eux a-t-il assisté à l'enlèvement. »

Sans un minimum de chance, les affaires ne sont jamais élucidées : une excuse dont je me sers pour la plupart des cas qu'on me confie, au moment de rendre des comptes. Pourtant, cette fois-là, elle nous sourit. J'engageai la conversation avec le tenancier d'une droguerie. Doté de manières raffinées, l'homme avait scotché une webcam braquée sur la rue afin de surveiller son éventaire. Je fis semblant d'écouter ses plaintes au sujet des extraterrestres qui tentaient de le voler en permanence. L'un d'eux lui donnait du fil à retordre, car il disposait d'un petit appendice thoracique assez rigide et articulé pour pouvoir s'introduire dans n'importe quelle serrure ; à l'origine, cet organe s'était développé pour forcer les organes génitaux littéralement cadennassés des femelles de son espèce. Et puis, il y avait ces foutus...

« Vous avez parlé d'une webcam ? »

L'homme ne supprimait les fichiers vidéo que le 15 de chaque mois, et la dernière purge remontait à trois semaines. Moyennant l'achat d'une lampe-tire-bouchon à 1,99 euro, il consentit à extirper son ordinateur enfermé à clé sous la caisse afin que l'on visionne la séquence de la semaine précédente. Il nous installa dans son arrière-boutique et, au bout de deux heures (nous n'avions pas trouvé le bouton d'avance rapide), je poussai un hurrah intérieur : une grosse voiture noire apparut dans le champ. Je n'ai jamais été fichu d'identifier le modèle ni la marque des véhicules, pour moi ils se ressemblent tous. Tout ce que je pouvais dire, c'était qu'elle était du genre 4x4. Les vitres teintées empêchaient de voir qui tenait le volant. Si la plaque minéralogique ne mentionnait plus le département, un autocollant revendiquait un fier 27.

« L'Eure, en Haute-Normandie », m'apprit Tony.

De surcroît se lisait très distinctement, en dessous de l'immatriculation : *Garage Touchard – Louviers*.

La voiture roulait au pas. Avant qu'elle ne sorte du champ, un arshule chargé de sacs en papier marron estampillés Au gai Mésopotamien apparut. Le fameux Jennifer. Sa fourrure paraissait un poil plus pâle, ses pattes légèrement plus râblées, mais sinon, c'était le portrait craché de Patou.

Le conducteur invisible laissa Jennifer le croiser. Puis les portières arrière s'ouvrirent et deux individus bondirent. Un homme, qui portait une énorme clé anglaise de garagiste, et un kelgian. Les kelgians sont des chenilles de deux mètres de haut issus de la planète Vwyrddä, nom que seuls les Danois arrivent à prononcer sans trébucher. On les emploie au transport de charges lourdes. Le reste coula de source : coup sur le crâne, réception de l'arshule assommé entre les neuf paires de bras kelgians, suivie de cinq bonnes minutes d'intenses efforts pour enfourner la victime à l'arrière du véhicule, au milieu des déambulations indifférentes des passants. Je stoppai la vidéo au moment où,

quelques secondes après le démarrage de la voiture en dérapage contrôlé, une femme poussant un caddie récupérait les sacs imbibés de graisse des menus HyperKebab.

L'intense satisfaction du travail accompli m'envahit. Pour remercier le gérant, Tony lui acheta un balai, puis nous retournâmes à l'esplanade de la Faïencerie. Un peu en retard, à cause de Tony qui avait du mal à reprendre un itinéraire à l'envers. Patou n'avait pas bougé, se contentant de faire tinter les pièces récoltées au fond de son gobelet.

« Vous avez trouvé quelque chose ? » demanda-t-elle sans ambages, lorgnant sur le balai de Tony.

Je fis mon rapport, avec pour conclusion : « La piste nous mène jusqu'à un garage normand. Plusieurs indices me poussent à croire au sérieux de celle-ci.

— Inutile de me les énumérer, me devança Patou, je te crois.

— Nous devons partir le plus tôt possible. Voilà une semaine que le sinistre événement a eu lieu, ce qui signifie que la piste est déjà tiède.

— Demain ?

— Demain, je ne peux pas, intervint Tony. J'emmène mon épouse à Créteil Soleil. Ensuite, nous ferons le coblik.

— J'aurais été enchanté de la rencontrer, dis-je, mais demain, nous partons à Louviers. Cela ne posera pas de problème, j'en suis certain : puisqu'elle a accepté ta demande en mariage, ce ne peut être qu'une dame charmante et très compréhensive.

— C'est elle qui m'a demandé en mariage », maugréa-t-il, me plongeant dans un abîme intersidéral de perplexité. « Je te préviens que... »

Il n'eut pas le temps de prévenir davantage, car Patou me tendit un billet de vingt euros. Je le fis disparaître sur-le-champ, afin que Tony ne s'habitue pas à la vision du bout de papier coloré.

« Pour dire la vérité, je ne m'attendais à aucun résultat tangible de ta part, commenta l'arshule. Voici ton dû.

— Ton public a été généreux.

— Pas aujourd'hui. Heureusement, la semaine dernière, le quartier a célébré la réintégration de Creil dans le *top ten* des cités les plus violentes de France. L'humeur festive m'a permis de gagner une importante somme d'argent, près de trente euros.

— Mais alors, hier, tu aurais pu me payer.

— Absolument, mais c'était une question de principe. »

Nous nous quittâmes néanmoins en excellents termes. Rendez-vous le lendemain à mon bureau, même heure que ce matin.

4.

Le problème avec le train, c'est son prix. Le trajet jusqu'à notre prochaine étape avoisinait les vingt euros par personne, le tarif journalier de mes prestations, frais compris – pourquoi avais-je tenu à préciser cela, alors que personne ne me le demandait ? Je me serais flanqué des gifles, mais ce qui était fait était fait. Je n'avais jamais succombé à la tentation de resquiller, moins (à ma grande honte) par honnêteté que par lâcheté ; de plus, avec mon aréopage extraterrestre, il serait difficile de passer inaperçu aux yeux des contrôleurs. Une ligne de cars desservait Rouen, mais ensuite, trente kilomètres resteraient à parcourir. Et surtout, il y avait peu de chance que Patou parvienne à passer la porte ou accepte de loger dans la soute à bagages. Il restait le stop, ou le covoiturage. Tony trouva la solution en utilisant la connexion internet du Pôle Emploi où il avait ses entrées. Un camion transportant de l'engrais azoté remontait vers le nord. Il empruntait l'autoroute qui reliait Rouen à la capitale et vice-versa, et nous larguerait juste avant le dernier péage. En marchant d'un bon pas, nous serions à Louviers en une heure. Le conducteur n'exigeait pour tout paiement qu'un peu de conversation.

Il était convenu qu'il nous ramasse porte Dorée, en bordure du périphérique. Il eut la bonté de patienter car nous avons pris un peu de retard. Une puanteur suspecte émanait du camion. Je fronçai les narines sans faire de commentaire.

« Oh, un totoro ! Je ne regrette pas d'avoir attendu deux heures en double file. Moi, c'est Jean-René. Allez, grimpez. »

Il déverrouilla l'arrière. Aussitôt, la puanteur grimpa de trois octaves dans l'épouvantable. D'un signe, il nous indiqua de monter. L'odeur ne semblait pas incommoder Tony, quant à Patou, elle ne tenait pas à soutenir tout un trajet une discussion qui avait si mal commencé. Je hissai Tony sur la plate-forme. L'arshule suivit, à la grande déception de Jean-René. C'était un homme jovial qui assurait adorer les aliens. Un instant plus tard, des cris d'effroi retentirent dans la semi-remorque.

« Ah, vos amis ont rencontré Coup-de-Foudre », fit Jean-René en grimpant dans la cabine.

Les manterels sont des insectoïdes dotés sur leur premier segment thoracique d'une paire d'appendices acérés en forme de faux qui leur donnent l'apparence d'une mante religieuse. En dépit de cet aspect menaçant, ce sont de paisibles créatures, fort serviables de surcroît. À leur arrivée sur notre planète, ignorants qu'à l'inverse des doughpots amiboïdes, les organismes pluricellulaires de la Terre ont renoncé à la scissiparité, ils avaient cru que les humains se trouvaient bloqués en pleine mitose, et avaient aidé un certain nombre d'entre eux à achever le processus en les scindant verticalement par le milieu. Une fois mis au courant, ils s'étaient excusés patement, mais avaient conservé certains réflexes fâcheux. On utilisait les manterels, allez savoir pourquoi, pour recouvrer des impayés.

« Qu'est-ce qu'un manterel fabrique dans ton camion, Jean-René ?

— Coup-de-Foudre m'aide à charger et décharger mes sacs d'engrais. En échange, je le laisse respirer l'odeur. »

À l'arrière, les cris s'étaient tus. Comme je suis d'un naturel optimiste, j'en déduisis que la tension des présentations s'était apaisée.

Pendant le trajet, je racontai à Jean-René l'affaire qui nous menait à Louviers. Il se montra captivé, même quand je crus bon d'introduire dans mon récit des ninjas et une fiole de virus mystérieux hautement mutagène, ajoutant sans le vouloir nombre d'incohérences qu'il releva l'une après l'autre.

« Et toi ? lui demandai-je, un peu agacé qu'un écrivain de mon acabit puisse être mis en défaut aussi facilement. Qu'est-ce qui t'a conduit – si j'ose dire – à devenir chauffeur routier ? »

Le jeune homme avait fait des études de xénobiologie. Cette discipline avait connu une expansion sans précédent suite au parachutage massif d'aliens via le gruyère de trous de ver qui parsemait le cosmos. Cinq années d'étude l'avaient mené à conclure que tout ça, c'était un bordel sans nom. La vie irait toujours plus vite que la science. L'univers était trop vaste et les aliens trop variés pour qu'une taxonomie puisse en venir à bout. Il s'était reconverti dans le proxénétisme, peut-être parce que, en helléniste amateur qu'il était, il avait cru y déceler la racine « xéno ». À sa sortie de prison, il avait tenté de reprendre une vie normale, mais ne supportait plus d'avoir un toit au-dessus de la tête et des murs autour de lui. Il était condamné au nomadisme, ce qui était idéal pour commencer le métier.

Mes yeux parcoururent l'étroite et vibrante cabine.

« Tu ne supportes plus l'enfermement, et tu vis toute la journée dans une cabine de trois mètres cubes ? »

Il haussa les épaules.

« Tels sont les paradoxes de la nature humaine... Ah, vous voici rendus. »

Nos récits respectifs nous avaient en effet menés à bon port.

Les ralentisseurs d'approche du péage nous firent tressauter, puis le camion freina dans un grincement de freins torturés. Jean-René alla libérer les passagers. À ma grande surprise, le manterel sauta de la semi-remorque à la suite de mes compagnons. Le grand insecte filiforme tendit une pince barbelée dans ma direction, avant de la replier en voyant ma réaction instinctive.

« Désolé. Même après tout ce temps, j'oublie toujours. Je m'appelle Coup-de-Foudre.

— Ravi. Ce n'était pas la peine de descendre...

— Rester à vous parler du haut de la plate-forme eût été impoli. Et puis surtout, je souhaite vous accompagner.

— Hein, quoi ? fit Jean-René.

— Voilà des années que nous taillons la route ensemble. Quoique j'apprécie ta compagnie, je pense qu'il est temps pour moi de poursuivre mon voyage par mes propres moyens. »

L'idée m'effleura qu'il désirait peut-être rompre avec le parfum d'engrais, source d'asservissement. Une décision ô combien difficile que celle de renoncer de son plein gré à une source de plaisir aussi innocente que bon marché. Coup-de-Foudre suscita immédiatement chez moi une admiration sans bornes. De surcroît, les mots qui flûtaient de ses mandibules possédaient un délicieux accent anglais, et dès qu'elles se mettaient en action, il avait l'air de mastiquer du caramel. D'un mouvement involontaire mais ferme du menton, j'opinai à son intégration dans notre groupe d'investigation.

« Tu vas me manquer, mon ami », dit Jean-René, les larmes aux yeux. Il alla fouiller dans sa boîte à gants et remit à Coup-de-Foudre un petit sac. « Je savais qu'un jour tu partirais. C'est mon cadeau d'adieu. »

Les relents putrides qui s'en exhalaient ne laissaient aucun doute quant à son contenu.

Après de bruyantes et humides effusions, le camion s'ébranla dans une toux de carburateur mal réglé, et s'engouffra dans l'un des couloirs du péage (quatre euros pour un tronçon si court, ce n'était décidément pas donné).

Mes compagnons semblaient attendre que je prenne la parole. Je me tournai vers Coup-de-Foudre.

« Merci à toi de rejoindre nos rangs. Il est de mon devoir de te prévenir sur deux points essentiels. Primo, aucune rétribution, ristourne ou pourboire ne te seront accordés, ni maintenant ni à la résolution de l'affaire, si jamais une telle chose arrive. Secundo, l'aventure représente peut-être des dangers dont tu n'as pas conscience. Qui sait quelle monstrueuse conspiration nous allons mettre au jour ? Quels noirs desseins se trament dans celle, la trame je veux dire, de l'espace-temps ?

— Rien ne suggère que le sort de la Terre soit le moins du monde en danger », fit remarquer Patou.

Coup-de-Foudre haussa son absence d'épaules.

« Qu'importe les dangers. Je vous suivrai quoi qu'il arrive, car je suis mû par cette force universelle et incommensurable qui pousse les peuples à partir à la conquête de l'univers, à se connaître les uns les autres et à percer les secrets de la nature : l'ennui. Cette même force qui vous pousse, vous les humains, à regarder les émissions de télé-réalité. Par ailleurs, si jamais il m'arrivait malheur, je possède la capacité fort utile de faire repousser mes membres. »

Chacun de ses arguments était frappé au coin du bon sens. Mais surtout, ce n'était pas le moment de faire la fine bouche devant un peu d'aide car, étant écrivain et cela dit sans forfanterie aucune, je ne sais rien faire de mes dix doigts. (J'ai d'ailleurs toujours été fasciné par ces auteurs qui, sur le revers de leurs ouvrages, se montrent en photo aux commandes d'un jet ou en train de dompter un cheval, comme pour proclamer à la face du monde : *vous voyez, je fais quand même des trucs utiles.*) Nous nous mîmes en route sans plus tarder. Sitôt la bretelle d'accès remontée, un panneau indicateur nous fit tourner à gauche. Il n'y avait plus qu'à suivre la route. Nous croisâmes quelques maisons isolées. L'air vivifiant de la campagne, c'est-à-dire des champs de lin à perte de vue, me montait à la tête. À moins que ce ne soit le vent de l'aventure ? J'écoutais d'une oreille distraite le récit de la vie de Coup-de-Foudre. Il faisait partie de ces rares espèces capables de trouver un emploi quel que soit le contexte. Sa force et sa dextérité à se servir de ses faux acérées lui avaient permis dès son arrivée sur Terre de décrocher un poste de jardinier. Puis d'autres tâches plus intéressantes s'étaient offertes à lui. La litanie des métiers qu'il avait exercés m'engourdisait l'esprit, c'est pourquoi je ne m'aperçus que trop tard que Patou s'était éloignée du groupe. Elle se dirigeait à grands pas vers un enclos à l'intérieur duquel paissaient une dizaine de vaches blanches tachetées de brun. Son regard passa de l'une à l'autre, avant de se fixer sur une jeune vache qui s'approchait, curieuse.

La scène se déroula en quelques secondes. Patou parut doubler de volume. Elle déploya ses bras, attrapa la vache par le cou, qu'elle brisa dans un *crac* écœurant. Puis elle la dépeça, la vida et, ouvrant une bouche gargantuesque, soudain garnie d'une seconde rangée de dents, acérées celles-là, elle la dévora. Exit définitif de mes souvenirs d'enfance.

Lorsqu'elle revint sur la route, je fus stupéfait de constater qu'après ce carnage, aucune goutte de sang ne tachait son pelage. Coup-de-Foudre avait détourné pudiquement ses yeux à facettes. Tony, quant à lui, ne put s'empêcher de s'exclamer :

« Tu étais obligée de faire ça ? Je suis sûr qu'il y a un sandwich-döner ou quelque chose d'approchant à Louviers.

— Passé les portes de Paris, on n'est plus sûr de rien », proféra Patou avec cette sagesse inhérente aux espèces les plus évoluées de la galaxie. Elle farfouilla dans sa bouche, en extirpa un bout de

fémur qu'elle jeta négligemment dans le fossé. « Je suis désolée, mais j'avais trop faim. Et puis, des protéines, ce sont des protéines.

— Mieux vaut cacher les restes de la malheureuse bête. J'ignore son prix, mais je suis certain qu'il dépasse les vingt euros. »

Aussi répugnant qu'il puisse être, le spectacle de Patou dévorant la vache encore fumante et agitée de soubresauts post-mortem nous avait rappelé que nous avions besoin nous aussi de nous sustenter. Louviers s'étendait au-delà d'un pont enjambant une autoroute. Une fois franchi, nous pénétrâmes dans la ville. Je n'aimais guère l'idée de nous faire remarquer de prime abord, mais aux grandes faims les grands remèdes. Dans une supérette, Tony exécuta son fameux numéro de flamenco afin d'attirer l'attention des vigiles, pendant que nous subtilisions des paquets de rice crackers et de chips goût bolognaise à haute valeur cancérigène. Je découvris à cette occasion que Coup-de-Foudre possédait des élytres très commodes pour planquer des trucs. Une fois sortis, nous raflâmes Tony au passage et prîmes le large. La bouche pleine de crackers, je m'adressai au manterel :

« Dis-moi, tu sais voler ?

— Nous venons de le faire, il me semble.

— Voler dans les airs, je veux dire. »

Il prit un air affreusement gêné.

« Ah, ça ? Ce ne sont que des ailes résiduelles. Les gens bien élevés ne volent pas. »

Nous continuâmes à deviser jusqu'à l'adresse du garage.

« Quelqu'un est passé avant nous », déclara Patou.

En lieu et place du garage il y avait un grand trou noir, devant un parterre de voitures réduites en cendres.

5.

« Ils n'ont pas fait de quartier, commenta Coup-de-Foudre. Pardonnez-moi cette banalité – voilà ce qui s'appelle un nettoyage par le vide. »

Quant à moi, j'étais incapable de la moindre parole. Mon enquête, qui avait si bien débuté, venait elle aussi de partir en fumée.

L'incendie avait tout ravagé. Du garage ne subsistait plus que la structure aux piliers rongés par le feu. Dans le trou, on apercevait les restes noirâtres de choses que les pompiers avaient noyées sous des trombes d'eau ; celles-ci formaient à présent une mare boueuse au milieu. Ensuite, ils avaient tiré un cordon rouge et blanc afin d'interdire l'accès au site.

Tony s'approcha de moi et me tapota le flanc en signe de réconfort. Je le remerciai d'une taloche affectueuse bien qu'un peu rude.

Me retournant, je constatai que Patou avait déchiré le cordon de sécurité. Je jetai un coup d'œil dans la rue : personne en vue. Nous n'étions plus à une infraction près, alors...

Il n'y avait plus rien à récupérer dans ce désastre. L'atelier avait intégralement cramé. Au fond, les outils étaient réduits à des brindilles de métal mâchonné, amalgamées à la paille.

Je m'approchai d'une grosse carcasse de 4x4, juchée sur une plate-forme de levage. L'eau l'avait épargnée, sinon le jet l'aurait probablement démantibulée. Ce n'était plus qu'une coquille évidée, hormis une forme compacte à l'arrière.

La voiture des ravisseurs. C'est elle, j'en suis sûr.

C'était comme si le feu avait démarré de là. Mais nulle trace de jerrycan aux alentours. Peut-être les pompiers avaient-ils emporté cette pièce à conviction. Il y avait quelque chose d'encore plus bizarre. Ce pruneau desséché me rappelait quelque chose. Ou plutôt quelqu'un.

« Le kelgian ! »

Ce n'était pas moi qui venais de s'exclamer, mais Tony. Une chenille extraterrestre avait bel et bien participé à l'enlèvement. Et l'avait payé de sa vie, au vu de cette carcasse racornie comme une bestiole passée sous une loupe en plein mois d'août. Une immolation : la façon d'en finir favorite des professeurs de français en lycée de banlieue, songeai-je en me remémorant un article de Rue89 à ce sujet.

Coup-de-Foudre sursauta.

« Un kelgian, ici ? »

— Sa dépouille en tout cas. »

Il se pencha par l'ouverture. Puis se redressa.

« Parfait. On va pouvoir l'interroger. Pour cela, il faut de l'eau. »

Mon intelligence rationnelle se rebellait contre ce que je venais d'entendre, mais je fis comme si tout cela était normal.

« Cette chose est morte. »

Les mandibules de Coup-de-Foudre claquèrent.

« Que nenni. L'existence des kelgians comprend plusieurs phases. Pour passer à la suivante, ils entrent littéralement en combustion. La particularité des kelgians est de pouvoir déclencher la mise à feu. C'était en outre un moyen de protection, sur leur planète d'origine. Ensuite, ils ont besoin d'eau pour que la métamorphose s'achève. Notre gus comptait sur les pompiers pour cela. Sauf qu'ils ont épargné la voiture déjà totalement consumée. Ce qui fait qu'il est toujours là. »

Le kelgian s'était enflammé tout seul. Une manière de se débarrasser de la voiture compromettante en même temps que du garage qui la lui avait louée. Quant à son complice et Jennifer, ils devaient être loin à présent. Néanmoins, nous disposions d'un atout essentiel : l'un des ravisseurs ! Tout ce dont on avait besoin, c'était d'un interrogatoire serré. La résolution de l'affaire était proche, je le sentais à présent.

La désincarcération de la chenille souleva quelques problèmes, car sa chrysalide ratatinée était friable. Après avoir tenté de la soulever et brisé aussitôt une patte, nous laissâmes Coup-de-Foudre procéder. Ses pinces constituaient des forceps très acceptables. Le kelgian était aussi léger que du polystyrène expansé. Nous le transportâmes jusqu'à un bassin peu profond devant lequel nous étions passés quelques minutes plus tôt. Je plongeai le cocon. Très vite, le niveau de l'eau baissa tandis qu'il gonflait comme une éponge. Ceux qui ont vu la série *Alien* auront une idée de ce qui se passait à l'intérieur du tégument, et de l'inquiétude qui sourdait en moi. Je m'ouvris de mes craintes. Coup-de-Foudre me rassura :

« Les kelgians subissent soixante-neuf métamorphoses au cours de leur vie, ce qui est bien pratique pour ceux qui souffrent de maladies de peau ; aucune n'aboutit à une créature vraiment dangereuse... Là, ça ne devrait plus tarder. »

L'enveloppe se fendit avec un bruit de vêtement déchiré, laissant apparaître une créature tubulaire, réplique approximative du précédent individu, une paire de pattes en moins. À travers son corps encore translucide, on pouvait discerner la silhouette d'un téléphone portable.

« Il a dû l'avalier avant de s'enkyster, dit Tony, conforme à sa tendance à commenter l'évidence.

— Il serait utile de le récupérer. »

Le kelgian revenait à lui, ainsi que l'indiquaient les frémissements de plus en plus rapprochés qui le parcouraient. Son corps s'opacifiait de seconde en seconde.

Ses yeux s'ouvrirent et se posèrent sur Patou. Il frémit, de peur cette fois.

« Je suis Willie, dit-il. Louée soit la Spore Originelle. Messieurs, je suis attendu, alors bonjour et au revoir. »

Il se souleva, mais Patou et Coup-de-Foudre l'empoignèrent avec fermeté. Le prisonnier s'affaissa. La déception qui se lisait sur ses traits pas encore tout à fait recomposés m'inspira une pointe de pitié, tant sa ruse n'avait eu aucune chance de marcher.

« Je pourrais crier ! » persista-t-il.

Patou s'esclaffa.

« Tu peux toujours essayer. On est dans une rue déserte, à l'heure du déjeuner.

— Comment t'es-tu retrouvé ici ? » demandai-je aimablement.

Le kelgian fit mine de s'insurger parce que je l'avais tutoyé. Il refoula ses récriminations à la seconde où Coup-de-Foudre entreprit de scier son dernier segment corporel.

« Arrêtez, arrêtez ! Je vous dirai tout ce dont je me rappelle. Mais je vous préviens, il me faut un peu de temps pour retrouver tous mes souvenirs. Les modules de mon cerveau se reconnectent en ce moment même. »

Coup-de-Foudre frotta ses faux l'une contre l'autre.

« Super. Tu as une minute. Et profite-en pour rendre le portable que tu as dans le ventre.

— Le portable ?

— Il doit être dans ton quatrième ou cinquième segment, je ne sais plus. J'ouvrirai d'abord le quatrième pour vérifier.

— D'accord, on se calme. »

Après quelques contractions suivies d'une déglutition baveuse, l'appareil apparut. Willie avait pris la précaution de l'emballer dans un sachet transparent avant de l'enfourner. Le sachet n'offrit aucune résistance particulière. Le portable, en revanche, était verrouillé par un code à quatre chiffres.

« Le code, s'il te plaît.

— Je crains que ma mémoire ne défaille. Essayez 1802, pour voir ? »

Code incorrect. Willie proposa d'autres chiffres, mais même moi, je sais le nombre de tentatives limité avant un blocage de plusieurs heures, voire une alarme si une sécurité avait été installée.

« Il me faut le vrai code, précisai-je. Je vais compter jusqu'à trois. Un. Deux. Deux et demi. Trois. Quatre, cinq... »

À dix, Coup-de-Foudre s'approcha de lui et passa l'une de ses pinces derrière sa nuque.

« Allons, entre insectes, on se comprend. Tu peux me le dire, à moi.

— À toi ? Les autres sont là, à écouter.

— Je peux les éloigner.

— Après, tu leur raconteras tout.

— C'était une figure de style. Donne-moi le code fissa, ou je te tronçonne par le milieu. »

La chenille de l'espace se secoua.

« Comme ça, c'est clair. Je cède à la menace et ne suis par conséquent aucunement responsable des suites éventuelles. Le code de déverrouillage est 0, 0, 0... et 0.

— 0000 ? C'est ça, ton code ?

— Vous ne l'avez pas trouvé. Et je n'ai jamais bien su paramétrer ces interfaces rudimentaires.

— Continue à faire ton malin. Maintenant, raconte. »

Bien que ce ne soit pas moi qui aie mené l'interrogatoire, je ne pouvais nier son efficacité. Willie raconta en long et en large la façon dont il avait été recruté, et plus encore. C'était une histoire banale pour un malfrat de petite envergure. Le contact d'un contact l'avait mis sur un coup, à Amiens. Son compare humain, il ne le connaissait pas non plus. Ils avaient convenu de ne poser aucune question. Le colis avait été livré à la station d'essence d'une zone d'activité, en dehors de la ville. Là, des hommes l'avaient transbordé dans une autre voiture. L'un d'eux lui avait remis de l'argent pour qu'il efface toutes les traces de leur voyage.

« Où ont-ils emmené Jennifer ?

— Je l'ignore.

— La voiture, à quoi ressemblait-elle ?

— Je ne serais pas fichu de vous dire. Pour moi, les voitures sont comme les mammifères, elles se ressemblent toutes.

— N'est-ce pas ? glissai-je.

— En revanche, elle tractait une grande remorque, du genre de celles utilisées pour transporter ce que vous appelez des chevaux. Tout l'intérieur était tapissé de papier aluminium. Ne me demandez pas pourquoi.

— Tu ne peux rien nous dire de plus ? »

Coup-de-Foudre procéda à diverses formes d'intimidation, cette fois sans succès.

« Je vous jure sur la Spore Originelle que j'ignore où se trouve votre ami.

— Arrête tes simagrées. La Spore Originelle, c'est un culte des illsensans.

— Je me suis converti.

— Pense à ton segment. »

J'acquis la certitude qu'il n'en savait pas plus, c'est pourquoi je mis fin à son supplice. Nous ne pouvions être certains qu'il ne préviendrait pas son commanditaire sitôt que nous aurions le dos tourné. C'était un risque que je me résolus à prendre, car il n'était pas question de prendre Willie avec nous : à ce rythme de croissance, notre troupe serait bientôt impossible à gérer.

L'exploration du téléphone donna plus de résultats. Le journal d'appels mentionnait quantité de coups de fil à un certain Adelbert, jusqu'à la semaine précédente, puis plus rien. Certainement un surnom. Pas question d'appeler le numéro, bien sûr, à moins de vouloir se trahir. J'indiquai à haute voix le nom et le numéro afin que Tony le mémorise, puis détruisis le téléphone : j'avais vu assez de séries télévisées pour savoir qu'une organisation criminelle dotée d'un minimum de moyens pouvait nous localiser grâce à lui, voire nous neutraliser si cette aventure tournait à la science-fiction.

Nous laissâmes filer Willie, ce qu'il fit avec force courbettes.

6.

Notre voyage vers Amiens s'avéra plus compliqué qu'escompté. Nous avions prévu de resquiller autant que nous le pourrions, mais un nombre déraisonnable de vigiles surveillait le quai de la gare ferroviaire, de sorte que nous n'eûmes d'autre choix que nous rabattre sur la gare routière. Chou blanc, là aussi. Le soir approchait. Nous repêrâmes un restoroute, où nous espérions qu'une bonne âme nous embarquerait.

La salle était remplie de monde. Cependant je subodorai un nouveau fiasco, le monde en question étant constitué pour l'essentiel de familles désireuses de relâcher le stress de la route. Ce qui ne devait pas être facile, chaque table comptant au moins un enfant occupé à brailler et/ou se plaindre.

« Comme c'est ingénieux, commenta Tony sous le coup de l'émerveillement, d'utiliser une sous-espèce naine dont la stridence éloigne les prédateurs et les parasites. »

Je ne voulus pas le détromper et me contentai de hocher la tête. Un plan germa sous mon crâne, qui nous permettrait de faire d'une pierre deux coups : manger, et rejoindre Amiens. J'en fis part à mes compagnons, d'une voix si basse que Patou me demanda à trois reprises de cesser de maugréer entre mes dents.

« Dans un premier temps, nous allons manger à nous en éclater la panse. Ce sera peut-être d'ailleurs le dernier repas décent que nous ferons avant longtemps. Ensuite, nous irons nous constituer prisonniers auprès du gérant. Nous dirons que nous sommes prêts à avouer notre forfait, mais uniquement au commissaire d'Amiens.

— Pourquoi lui ? fit Coup-de-Foudre.

— À cause d'une affaire entre lui et nous, un truc personnel et secret.

— Quel est son nom ? Ils demanderont sûrement.

— Il suffira d'en inventer un. L'important est qu'ils nous transportent là-bas.

— Et ensuite ?

— Nous improviserons.

— Nous évader d'un commissariat risque d'être plus difficile que de partir d'ici.

— Mais nous aurons atteint Amiens. À chaque jour suffit sa peine, on avisera sur place. »

Ce dernier point l'emporta. Les chips et les crackers n'étaient plus qu'un lointain souvenir dans nos estomacs ou autres organes digestifs. Mes compagnons et moi nous dirigeâmes vers le buffet, en fait un frigidaire contenant des sandwiches. J'optai pour un *Xtrem Box Radiatori poulet sweet curry*, espérant sans trop y croire que la mondialisation ne s'étendait pas à la confection de plats préparés.

La première partie du plan se déroula comme prévu. Nous bâfrâmes sans retenue, tout en devisant art et politique. Quelqu'un évoqua les Veilleurs Célestes, et chacun y alla de son avis. Les Veilleurs Célestes étaient arrivés sur Terre quelques années auparavant, dans le but d'évaluer le niveau moral de l'humanité. À la clé, l'incorporation au sein de leur civilisation hautement avancée. Manque de chance pour nous, leur délégation avait débarqué devant une usine d'élevage de poulets en batterie.

Dix-sept minutes plus tard, pulvérisant leur record dans ce bras de la Voie lactée, ils avaient prononcé un discours désobligeant retransmis dans le monde entier, avant de redécoller dans la foulée. De quoi susciter un complexe d'infériorité, mais mes compagnons me réconfortèrent : à leur connaissance, voilà mille ans que les Veilleurs n'avaient accueilli aucun membre dans leur club. Certaines têtes pensantes émettaient l'idée qu'ils n'en avaient jamais eu l'intention, ou alors l'univers était à désespérer.

Saisi par la nostalgie ambiante, Tony évoqua son monde, ses palais de cristal et ses mers d'opale brillante, ses deux soleils d'une banalité affligeante. Les autres firent néanmoins mine de compatir à ses jacasseries.

Malgré l'intérêt indéniable de la conversation (hormis la dernière partie), je n'écoutais que pour me distraire d'un trac croissant. Mes jambes s'agitaient toutes seules, faisant vibrer la table. Si l'élaboration de plans ne me posait pas problème, leur réalisation induisait chez moi suées et nœuds intestinaux. Pour faire court, je n'étais pas un homme d'action. Lorsque mes compagnons se levèrent et se dirigèrent vers le comptoir afin de mettre en œuvre la seconde partie du plan, des pensées aussi folles que : *Maintenant, ils peuvent se débrouiller sans moi* et *Je n'ai rien à voir avec ces gens-là* envahirent mon esprit, et je dus me faire violence pour ne pas tourner les talons et m'enfuir.

Je les rejoignis à la caisse d'un pas traînant. Je redoutais que Dame chance, qui avait jusqu'ici favorisé mes entreprises, ne revienne à son humeur habituelle et ne parte bouder dans son coin.

« Il est hors de question que nous payions ce repas », commença Patou.

La caissière était une jeune femme couverte de boutons, dont les yeux très rapprochés étaient compensés par des dents très écartées. Elle nous regarda avec commisération.

« Je vous comprends. Les gamins qui crient là-bas sont insupportables. Parfois, ça me démange de venir avec une kalachnikov et de vider un chargeur dans le tas. Mais je ne le ferai pas, car je suis une bonne personne.

— Sans aucun doute, mademoiselle. Le temps est venu pour vous de faire votre devoir. Le numéro de la police est le...

— ... Pour vous dédommager de l'inconfort, la chaîne est heureuse de vous offrir un bon d'achat de cinq euros, à valoir sur toute la gamme Xtrem Box et les boissons.

— Nous ne paierons pas », réaffirma Patou.

Elle eut un nouveau soupir, plus profond cette fois, et appuya sur le bouton d'annulation de sa caisse.

« Ma vie n'est pas terrible en ce moment. Alors, je n'ai pas envie de me battre pour de l'argent qui n'aboutira pas dans ma poche de toute manière. Sans compter que la caméra de surveillance est tombée en rade : mes employeurs ne pourront pas utiliser la vidéo pour me virer, le cas échéant. Vous pouvez filer. »

De ce fait, tout mon plan tombait à l'eau.

Ce fut Tony qui débloqua la situation. Il murmura un mot à Patou. Quelques instants plus tard, les clients du restoroute profitèrent d'un récital impromptu, agrémenté d'un étourdissant et odorant ballet. Cette fois, la police arriva et nous embarqua. Je débitai un laïus à l'officier : cette arrestation me mettait en retard, car je devais amener des prostitués extraterrestres au commissaire d'Amiens, afin de satisfaire à ses pratiques sexuelles déviantes. L'officier perdit totalement l'air affable qu'il n'arborait de toute façon que de façon parcimonieuse.

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Allez, embarquez. Vous vous expliquerez avec lui. » Il se tourna vers son collègue. « Je m'en occupe. Toi, tu n'as rien entendu de tout ça, d'accord ?

— OK, Désiré.

— Et ne m'appelle pas Désiré devant la clientèle. »

Il parvint à nous entasser dans la voiture, et nous filâmes plein pot vers Amiens. En cours de route, je glissai un remerciement discret à Tony pour nous avoir tirés du pétrin. Le bruit du moteur dut couvrir mes paroles, car il ne me répondit pas.

Une nouvelle idée lumineuse me vint à l'esprit. Même coincés à l'arrière, nous n'étions pas démunis. Au moyen de mimiques et de chuchotements, j'expliquai à Coup-de-Foudre ce que j'attendais de lui. Je lui donnai le top quand un panneau routier indiqua l'entrée d'Amiens à quinze kilomètres. Mine de rien, le manterel enfonça l'une de ses faux dans le plancher du véhicule. Il farfouilla un moment, comme quelqu'un qui cherche à l'aveuglette sa clé dans un sac plein de fouillis. Puis, avec une expression satisfaite, il retira son appendice.

« C'est bon, le réservoir est percé. »

À trois kilomètres d'Amiens, le moteur se mit à tousser. À deux kilomètres, la voiture cala et vint gentiment mourir sur la bande d'arrêt d'urgence. Dans un déluge d'imprécations, le policier descendit de la voiture. Il ouvrit le capot, toucha au hasard des trucs et des machins. Nouveaux jurons, quand il s'aperçut que nous lui avions emboîté le pas.

« Remontez en voiture ! Bordel, comme si je n'avais pas assez d'ennuis comme ça.

— Mon rendez-vous avec le commissaire est dépassé et il doit s'impatienter, dis-je. Je n'aimerais pas être à votre place si jamais il apprend que vous êtes la cause de mon retard et donc de l'inassouvissement de sa libido. À moins que vous ne vouliez subir les conséquences de sa colère, je vous conseille de nous laisser poursuivre par nos propres moyens. À partir d'ici, ce ne sera pas trop difficile de trouver notre chemin. »

L'homme hésita entre céder et me réduire au silence d'un coup de matraque. Il opta pour la première solution.

« Foutez le camp. Vous ne m'avez jamais vu, et moi je ne vous ai jamais vus. »

La nuit tombée ombrait de violet la voûte céleste. Le fond de l'air était chaud, ce qui nous permettrait de dormir à la belle étoile, quand bien même les étoiles demeureraient invisibles par la grâce des pollutions tant chimique que lumineuse. Un plan des environs nous permit de localiser la zone d'activité. Elle se trouvait à cinq bons kilomètres, c'est-à-dire assez loin pour décider de prendre un repos bien mérité avant. Je brisai la vitre du panneau public et subtilisai le plan, puis nous partîmes. Une fois les faubourgs traversés, nous coupâmes à travers champs. Coup-de-Foudre ouvrait le passage. Ses pinces sectionnaient les fils barbelés et les clôtures électriques, qui incarnent de manière respectivement si déchirante et si frappante le concept de propriété privée. Au bout d'un moment, Patou courut jusqu'à un fossé et rendit une bonne partie de sa vache à demi digérée. Les pesticides et autres produits phytosanitaires imbibant la terre avaient agi sur son délicat odorat au point de lui retourner l'estomac.

Ma sœur s'était mariée à un agriculteur qui, outre le fait de m'avoir abondamment pourvu en neveux et nièces, m'avait appris des choses intéressantes sur la façon dont le fourrage était conservé : des machines les enrubannaient de plastique blanc jusqu'à former de grandes balles. Cela faisait très joli dans les champs. Coup-de-Foudre fut de nouveau sollicité pour aller cisailer l'une

d'elles. Nous étendîmes la bâche sous un pin, et je m'allongeai dessus. La journée avait été riche en événements, comme on dit, et le sommeil m'emporta jusqu'au petit matin.

À mon réveil, je repoussai Tony qui s'était lové contre moi, en quête d'un peu de chaleur. J'allai me soulager dans les buissons, puis la troupe reprit la route. Trop lent pour nous, Tony alla se jucher sur l'épaule de Patou. En milieu de matinée, la zone d'activité était en vue. Elle se déployait à travers un entrelacs de routes, d'échangeurs et de ronds-points.

« Il est curieux de voir toute cette place dont vous autres, humains, privez les plantes et les animaux au profit d'activités si peu vitales, commenta Coup-de-Foudre, un brin sentencieux. Vous êtes un peuple fascinant à étudier.

— Sur votre planète, vous ne faites pas la même chose ? »

Le manterel haussa ses élytres.

« Nous avons des prédateurs, mais notre éveil à l'intelligence nous a permis de les éliminer. Nous en avons conservé quelques-uns en cage, pour notre amusement. Nous nous sommes retrouvés au sommet de la chaîne alimentaire, mais nous n'avons pas l'habitude. Toute notre planète est couverte de forêts et grouille d'animaux. Je suis venu parce que les insectes inférieurs m'insupportaient, avec eux on n'est jamais en paix. Ici, même dans ce que vous appelez campagne, c'est un désert de vie, ce qui correspond à mon goût.

— Dans vos forêts, vous avez tout de même réussi à développer une technologie ?

— Je ne vois pas en quoi ce serait incompatible. Cela n'a pas empêché notre technologie d'être en avance sur la vôtre. »

Les aliens prétendaient ne pas vouloir détruire notre culture par l'importation inconsidérée d'artefacts ou de notions révolutionnaires, c'est pourquoi la plupart des merveilles technologiques, nous ne faisons qu'en entendre parler. À moins que les visiteurs d'outre-espace se payent tous notre tête, ce qui était bien possible : ils avaient dû remarquer que notre principale caractéristique était de gober n'importe quoi. De petits malins avaient mis les ET jugés les plus crédules au défi de leur montrer lesdites merveilles, mais même eux ne s'étaient pas laissé prendre. Les rayons de la mort, clones synthétiques, sérums de longévité et autres fariboles thaumaturgiques, d'autres mondes aussi arriérés que le nôtre y avaient goûté par le passé ; leurs restes flottaient désormais sous forme d'astres calcinés ou de ceintures d'astéroïdes. Pour ma part, je ne m'en faisais pas. La lecture de romans post-apocalyptiques m'avait convaincu que nous n'avions besoin d'aucune aide extérieure pour mener notre planète à sa perte.

Couverte d'un large auvent éclairé avec goût, la station-service se dressait tel un temple au milieu d'un parking géant, désert à cette heure.

Juché sur un de ces véhicules dotés de balais rotatifs, un employé nettoyait les abords de la station. Le moteur couvrait le bruit de notre approche, si bien qu'il ne nous aperçut qu'au dernier moment, alors que nous prenions pied sur la dalle de ciment.

À la vue de mes compagnons, il poussa un grand cri et s'évanouit.

7.

Seuls mes réflexes affûtés empêchèrent le véhicule de l'employé de percuter l'une des pompes de la station-service. Nous le traînâmes dans sa boutique. Un badge indiquait son prénom : *Kevin*. Pendant que Tony, sur ma requête, allait soulager la caisse de quelques billets, je débouchai une bouteille de détergent repérée dans un des rayonnages et la lui fis respirer. Les yeux de Kevin papillotèrent.

Dès qu'il aperçut Coup-de-Foudre et Tony, il pâlit à nouveau. Aussitôt, je lui fourrai le détergent sous le nez. L'altération de son teint s'accrut, mais il trouva la force d'écarter la bouteille.

« Dès que vous me laisserez respirer, j'irai mieux », bredouilla-t-il.

Ses joues reprirent en effet rapidement des couleurs, mais il resterait faible encore plusieurs minutes. Autant en profiter pour l'interroger, me dis-je.

« Pourquoi t'acharnes-tu à tourner de l'œil dès que tu le poses sur nous ?

— Ce n'est pas toi, c'est eux. » Il désigna d'un doigt tremblant mes compagnons. « Les aliens. Je ne les supporte pas.

— On ne t'a rien fait, protesta Coup-de-Foudre. Du moins pas encore.

— Ce n'est pas votre faute », répondit Kevin, et son air sincèrement désolé me convainquit qu'il ne parlait pas par politesse ou par simple crainte de se faire casser la figure. « Je suis alienophobe. »

En l'occurrence, il ne pouvait voir un alien sans hurler de frayeur. En toute logique, cela aurait dû être l'inverse, admit-il, vu que son traumatisme initial avait impliqué la mort d'un alien. À l'époque du drame, il lavait les vitres des voitures arrêtées pour faire le plein. Profitant du manque de réflexe de certains conducteurs, il s'approchait en douce et appliquait avec vigueur une éponge sale sur leur pare-brise. Si on lui en laissait le temps, il passait alors aux vitres latérales. C'était ce qui s'était produit cette fois-là. Deux éléments avaient concouru à la tragédie : 1°) la vitre du passager avant était baissée ; 2°) le passager en question était un alien. Celui-là présentait l'aspect d'un assemblage de vitraux colorés. En principe, il aurait dû être ravi de cette séance de nettoyage, mais la résine qui le composait à 85 % avait réagi aux multiples composés chimiques qui rendent les détergents presque aussi efficaces que de l'eau vinaigrée. L'alien s'était proprement dissous sous les yeux de Kevin. Depuis lors, un sentiment de culpabilité rongait le pauvre garçon.

« Mon docteur me donne des cachets pour dormir, surtout depuis que j'ai cessé d'aller aux Alienophobes Anonymes.

— Les Alienophobes Anonymes ? »

Kevin fit une brève pause, le temps de remonter les genoux sous le menton et de serrer les bras autour des chevilles. Il reprit :

« C'est un groupe de parole, pour ceux qui ont des problèmes liés aux aliens.

— Pourquoi as-tu cessé d'y aller ?

— Je n'aimais pas l'ambiance. »

Un instinct me poussa à lui demander ce qui clochait.

« Il y avait trop de racistes, dit Kevin sans précautions oratoires. Quand j'ai raconté mon histoire, ils m'ont félicité d'avoir tué un alien, puis m'ont traité de pédé après que j'ai affirmé qu'il s'agissait d'une erreur et que cet acte odieux me minait. »

Le garçon avait conservé de son passage dans le groupe de parole la tendance à s'épancher. Je n'avais plus qu'à le laisser parler.

« L'abandon de cette thérapie de groupe a été néanmoins douloureuse. Dans les premiers temps, j'avais sympathisé avec quelques-uns d'entre eux, même s'ils me traitaient comme de la merde. Et voilà que du jour au lendemain, je n'avais personne à qui parler. Sans compter qu'Adelbert organisait parfois des parties de poker, auxquelles ils tenaient à ce que je participe. J'y perdais l'essentiel de ma paie. »

Ce nom résonna en moi comme une sonnette d'alarme : Adelbert. Ce n'était donc pas un surnom, comme je l'avais pensé de prime abord. Du coin de l'œil, j'aperçus mes compagnons qui eux aussi avaient dressé l'oreille.

« Tu as contracté des dettes ? l'encourageai-je.

— Adelbert m'a proposé de les rembourser en une seule fois, en échange d'un menu service. Je n'avais qu'à fermer les yeux sur une opération qui a eu lieu derrière la station, à l'abri des regards.

— Cette opération, ce ne serait pas un transfert d'alien, du genre du gros totoro qui se tient là ?

— Maintenant que tu le dis, oui. Il paraissait groggy. »

On lui avait alors enjoint de ne jamais rien révéler de ce qu'il pourrait avoir vu ou entendu. Néanmoins, il se rappelait d'une foule de détails. Adelbert arborait avec d'autres membres du groupe parmi les plus virulents un médaillon en aluminium plaqué argent d'une grande valeur spirituelle. Dessus, la silhouette grossière d'une fusée de type V2 était gravée au centre d'un G calligraphié.

« A-t-il donné des informations sur ce médaillon ? hasardai-je.

— Plein. C'est la principale vertu du poker que de faire parler les gens peu loquaces. Ils essaient de vous endormir sur leur jeu en se livrant à des confidences sur eux-mêmes.

— Par exemple ?

— Je ne sais pas grand-chose des buts de la congrégation à laquelle il appartient. Le médaillon lui a été remis par un certain Gregorius, au terme d'une cérémonie d'intronisation qui comptait une quinzaine de participants, en plus des prostituées venues d'Anvers pour l'orgie qui s'est tenue ensuite. Je me rappelle de l'orgie, parce que c'est ça qui m'a poussé à poser ma candidature.

— Pourquoi ça ne s'est pas fait ?

— D'abord, il fallait être prêt à sacrifier sa vie pour le salut de la Terre, or je n'ai pas un tempérament de martyr. Ensuite, ils ont refusé de m'intégrer en vertu de leur croyance erronée que j'étais pédé. »

Kevin me livra quelques détails. La congrégation de Gregorius prônait le retour aux valeurs d'avant l'invasion alien : la domination de l'homme sur la Terre, les femmes et les animaux, et quelques autres règles du même acabit, sous la férule sévère mais juste du Temple de la Onzième Dimension. Ce dernier n'avait pas livré tout son programme, et promettait un coup d'éclat qui ferait bientôt éclater la vérité au monde. Son chef vivait quant à lui entouré de femmes triées sur le volet. En voyant la moue sur mes lèvres, Kevin précisa que ce n'était pas qu'une affaire de sexe. Pour déjouer les soi-disant plans ourdis par les aliens, le gourou demandait en permanence l'avis de ses femmes. Naïvement, il croyait que le caractère retors de ces dernières lui permettait de mettre à jour

lesdits plans. Son sexisme se fondait sur l'erreur commune de croire les femmes plus compliquées qu'elles ne le sont en réalité.

« Où peut-on trouver ce Gregorius ?

— Quand il n'est pas dans son temple au milieu de son harem, il donne des leçons de poker dans le centre de Bruxelles. C'est là qu'Adelbert a été initié. Tiens, c'est également là-bas que votre copain totoro devait être convoyé.

— Comment le sais-tu ?

— Mon œil est tombé par hasard sur le GPS de leur véhicule, au moment où Adelbert grimpe à bord. L'adresse de destination était la place Royale. »

Bruxelles, rien de moins : son musée Magritte, ses fabuleux monuments art nouveau, ses gaufres liégeoises ! Un frisson me parcourut. L'affaire s'annonçait internationale. Ou du moins européenne, ce qui faisait moins glamour, vu ce qui restait de notre prestigieuse institution supranationale après les crises de la dette, de l'euro, les replis identitaires et autres calamités inexorables mais probablement utiles à long terme, sinon nous ne les aurions pas.

Je remerciai Kevin avec chaleur. Il offrit de nous accompagner. S'il avait possédé plus de muscles ou de cervelle, j'aurais sans doute accepté, mais ce n'était pas le cas. Nous nous quittâmes bons amis.

Notre voyage jusqu'à Bruxelles donna lieu à diverses péripéties qu'il serait fastidieux de relater ici. Que l'on sache seulement que nous dûmes souvent remiser le peu d'amour-propre dont nous étions encore dépositaires pour obtenir nourriture et abri. Trois jours plus tard, nous abordions la capitale flamande et cependant francophone.

Entre-temps, j'avais récupéré une tablette dotée d'une connexion internet opportunément oubliée par un voyageur (c'est du moins ce que m'affirma Coup-de-Foudre, la pince sur le cœur). Surmontant mon manque d'affinité pour cette technologie, j'effectuai une recherche sur le Temple de la Onzième Dimension. Ce mouvement spirituel était bel et bien répertorié dans les bases de données des principales associations de lutte antisectes. Officiellement, on dénombrait une trentaine d'adeptes, même si son chef charismatique en revendiquait dix-sept millions. Concernant Gregorius (de son vrai nom Grégoire Quenelou, né à Vatan), le parcours de ce dernier était exemplaire. Une moralité flexible, jointe à un complexe de supériorité ainsi que la certitude d'avoir toujours le bon droit de son côté, l'avaient dirigé vers la noble profession d'avocat. Une affaire malheureuse entachée de quelques irrégularités l'avait contraint à raccrocher la robe. Dans la foulée, il avait fait ses bagages pour la Belgique. Une dépression nerveuse avait révélé chez lui un don de voyance. Le Seigneur des Onze Dimensions était apparu pour lui commander de répandre la paix sur Terre, premier pas vers une pacification cosmique. Ses premiers prêches diffusés sur internet lui avaient amené quelques adeptes, et un crowdfunding lui avait fourni assez d'argent pour acquérir un terrain vague dans la banlieue bruxelloise afin d'y édifier son Temple. Il en avait gribouillé le plan sur une nappe de restaurant d'après un rêve inspiré par le Seigneur des Onze Dimensions. L'horreur kitsch qui en avait résulté s'était effondrée au bout de trois mois, Gregorius étant meilleur prophète qu'architecte. D'autres détails confirmaient les informations délivrées par Kevin : le gourou s'entourait de femmes qui lui servaient d'oracles, de maîtresses et de gardes du corps. Et son projet restait vague, ainsi que l'indiquaient les vidéos où il se mettait en scène avec force effets spéciaux numériques.

La piste d'une secte anti-alien se confirmait. Le détail du papier aluminium dans le van de transport m'avait alerté : des illuminés croyaient encore dur comme fer à la télépathie entre extraterrestres, et il fallait ne pas avoir les yeux en face des trous pour tapisser le réduit de